

Hommage à
Jean-Marc Bernard

Charles Maurras

1921

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2011 —

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Ce texte est paru dans la Revue fédéraliste d'avril 1921.

Hommage à Jean-Marc Bernard

Le poète savant

*Sta... heroem vatemque*¹...

Non, cher poète Jacques Reynaud, cela ne peut pas être pour cette fois que je saurai apporter à notre Jean-Marc Bernard une partie, même très faible, de l'hommage que je lui dois. Mais, fût-il un peu vain, le témoignage

¹ Voltaire raconte, au chapitre III du *Règne de Louis XIV*, que Condé, vainqueur des Impériaux à Nördlingen en 1645, dédia une épitaphe au baron de Mercy, général de ses adversaires qui avait perdu la vie dans les combats : « *Sta viator, heroem calcas.* » Soit : « Arrête-toi voyageur, tu foules les cendres d'un héros. » La formule est aussi connue par une mention de Rousseau qui la critique dans l'*Émile*. On pourrait donc traduire cette épigraphe-épitaphe qu'utilise Maurras par : « Arrête, [tu foules les cendres] d'un héros et d'un devin », *vates* pouvant aussi bien signifier *devin* que *prophète* ou même *maître* de poésie inspirée. Deux choses pourraient expliquer la réminiscence maurrassienne : d'abord, parce que le plus proche de Maurras dans le temps, l'épisode où Homais cherche, à la fin de *Madame Bovary*, à composer une épitaphe à Emma. Ses cogitation aboutissent à « *Sta viator, amabilem conjugem calcas!* », que l'on peut traduire : « Arrête-toi voyageur, tu foules les restes d'une épouse désirable. » La facétie flaubertienne, qui plus est à un point du roman où l'ironie féroce ne peut qu'être évidente au lecteur le moins doué, n'aurait cependant rien de bien pieux pour Jean-Marc Bernard. Mieux vaut rechercher un souvenir qui aura rappelé à Maurras, qui appréciait Voltaire, la citation et l'épitaphe, la lui faisant modifier. Quelle ? sans doute un souvenir, de Virgile, au livre VI de l'*Enéide*, vers 415 : « *virum vatemque* », où *virum* désigne bien un héros, Énée, tandis que *vatem* désigne la Sibylle qui lui sert de guide aux enfers. Le passage est très connu, il a inspiré à Dante le dispositif qui fait de Virgile le conducteur aux Enfers dans la *Comédie*. Maurras veut-il dire que Jean-Marc Bernard est héros et guide ? ou voit-il dans ce poète descendu aux « enfers » un guide pour les héros de la poésie ? les interprétations restent ouvertes.

Les notes sont imputables aux éditeurs.

ne vous manquera point et ce sera, si vous voulez, un simple avis au Passant. Nous le priérons de s'arrêter, de se souvenir et de méditer sur ce tombeau et sur la douleur qu'il recouvre.

Celui qui dort là-dessous a combattu comme les autres, et il a plus souffert. À ses maux, à ceux de la France, il ajouta le sentiment du poids de la destinée générale qui, avant l'heure, avant le fruit, termina son service et brisa sa fonction. Service privilégié d'une fonction hors ligne. Que de belles et justes choses auraient été par lui ! Que de biens impersonnels, bienfaits, bonheurs communs à tout esprit d'homme vivant, ont été entraînés dans son sacrifice ! L'éclair de cette intelligence, le chant de cette poésie, il n'est pas jusqu'à la barbarie ennemie qui n'en eût profité. Et quel avantage pour notre France !

La France de 1921 a cessé d'être en danger spirituel. À ce qu'il me semble, sa renaissance est immanquable. Mais, avant 1914, couvait aussi un vaste renouveau, médité, voulu, organique, où le meilleur de la raison et de la sensibilité eût donné et régné. Comment dire le tort que s'est fait le monde en le laissant anéantir ! Et comment expliquer que le mouvement auquel nous assistons, plus vigoureux, en un sens, fort et comme nourri de tous les dévouements qui sauvèrent la France, court néanmoins le risque d'être moins sûr et de subir de-ci de-là des ralentissements, des retards, des phases incertaines et tâtonnantes, faute du guide élu et né qui lui eût particulièrement convenu. L'esprit, la réflexion, le beau travail cristallisé de Jean-Marc auraient été très aptes à épargner ces pertes de temps et de forces. Le génie de Jean-Marc avait l'abondance et la pureté. Il avait aussi la science et la lumière. Je plains le critique poète qui, dans une discussion récente, parlait avec légèreté de nos « divers Jean-Marc ». Car celui-ci était unique. Seul, je crois, il eût dignement frayé les voies de la mémoire, de l'expérience, du grand art, au frémissant troupeau qui ne sait que sentir.

Comment eût agi cette direction ? L'enseignement proprement dit regardait plutôt son inséparable compagnon de vie, de mort et de gloire, Raoul Monier². Jean-Marc eût agi par l'exemple, le vivant et clair exemple de très beaux vers où l'âme du poète s'unit passionnément à l'âme de la langue, à l'esprit de la race, au sens de toutes les hautes parties du genre humain. C'est la qualité de la splendeur qui l'eût distingué. Au milieu de jeunes flammes, fort chaudes pour la plupart, mais, les unes tirant un peu trop sur le pâle, les autres tendant à la confusion et aux ténèbres, quel flambeau clair et net eût levé, assuré et nourri de forte substance le Dauphinois ronsardisant et romanisant,

² Raoul Monier (1879–1916), aîné de deux ans de Jean-Marc Bernard, figure comme lui parmi les 497 écrivains mort au front pendant la Grande Guerre dont les noms sont gravés au Panthéon.

Comparable à ce feu puissamment soutenu
Dont vous nous réchauffez, Sagesse et toi, Vertu !

L'induction de notre regret a ceci de sérieux qu'elle repose et fonde sur le caractère d'une œuvre qui, tout inachevée, a réuni déjà les qualités qui la définissent. Par exemple, des vers comme ceux que nous venons de lire présentent, indépendamment de leur éloquence propre, un sens secret pour le connaisseur, qui en salue l'antiquité et la nouveauté très vivaces.

Il faut beaucoup de niaiserie doublée d'autant d'incompétence pour échapper au sentiment de ce que ce distique *Sagesse et toi Vertu* nous montre de jailli, de profond et de frémissant. Il faudrait un parti-pris égal ou supérieur pour méconnaître dans ce même distique une suite naturelle donnée à la plus haute, à la plus longue et à la plus brillante des ondulations de notre poésie, celle qui s'étend de Ronsard à Moréas, par les points culminants, et les noms fameux de Malherbe, Corneille, Racine, La Fontaine et André Chénier.

À quelque endroit que l'on ouvre, d'ailleurs, les « reliques » de Jean-Marc (pourvu que la malignité n'essaye pas d'égarer l'attention sur les inévitables points faibles de la jeunesse et du début), le lecteur averti se rend compte que ce poète écrit et discourt en vers comme dans sa langue naturelle et familière. Il chante, mais son chant porte une parole, une belle parole enchaînée et suivie. C'est ce qui explique que l'extrême facilité et la fluidité puissent s'accorder si exactement avec la fermeté. Nul secret du beau jeu n'aura été inconnu de notre Jean-Marc. Pour le montrer, je ne me lasserai pas de citer comme une image chère, comme une idée qui fait sa preuve sans qu'il soit utile d'aller plus loin, la belle odelette aux fines mesures dont, pour mon compte, je crois bien que personne n'épuisera le charme ni la douceur :

Tristan, verse dans mon vers
La légère
Mousse de ce vin doré...

avec le finale plus grave :

L'amour brûle encor mon âme
De sa flamme...

Oui, voilà qui nous tire un peu de ces cris étranglés, formés tant bien que mal en série de propositions grammaticales pauvres de sens, en lesquelles on fit longtemps consister l'essence du poème. Cela nous change aussi des systèmes plus spécieux où l'allusion et l'association règnent seules, couvertes et sauvées par la calligraphie et par l'euphonie, mais tenant lieu de logique et d'évocation. Ni faux parnasse mallarméen, ni bas-fond verlainien ; la véritable

et double cime chantée de Sophocle, d'Horace et de Ronsard ! Pour faire rayonner les éclats ou marquer les chutes de l'émotion naturelle et vraie, le digne autel s'élève sur la sainte montagne où la raison et le goût communient dans le même temple. En veut-on une preuve, sinon plus convaincante que les anciennes, au moins nouvelle ? Jean-Marc nous la donnera.

En temps normal, avant la guerre, il passait pour le maître et parfois aussi pour le prêtre d'une fantaisie et d'une sensibilité mesurées par la sagesse et l'intelligence. Mais aussitôt que les circonstances furent exceptionnelles et que le sang, les pleurs, les coups, la mort parlèrent plus haut et plus dur que le commun langage des hommes, quand les freins se brisèrent et que les limites connues s'évanouirent pour nous lancer dans l'atroce, dans l'inouï, dans l'infini d'un charnier de quatre ans, Jean-Marc Bernard trouva intacte à sa portée cette « plus haute corde de la lyre » qui lui permit d'exhaler l'incomparable et sublime *De Profundis*, gémissement de la tranchée qui restera, qui durera comme le vrai sanglot d'une génération de sacrifiés. Il faut comprendre la leçon, telle que le fait nous la donne. Ce cri si naturel n'a pas été poussé par quelque ignorant ne sachant que son âme. La nature des choses a voulu que le mieux préparé au bien dire fut le seul prêt à dire vrai. Tous ont improvisé ; entre les improvisateurs également sincères, le plus exercé, le plus noble et le plus savant a reçu le prix, et rien de plus juste :

Du plus profond de la tranchée
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ! ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !
Car plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue ?

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Éclairez-nous dans ce marasme,
Réconfortez-nous et chassez

L'angoisse des cœurs harassés ;
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !

Mais aux morts qui tous ont été
Couchés dans la glaise et le sable,
Donnez le repos ineffable,
Seigneur ! ils l'ont bien mérité.

Il y a là un petit nombre de belles angoisses qu'André Chénier avait ignorées, la Démocratie révolutionnaire ne lui ayant pas permis le loisir d'y penser. La Révolution germanique (car c'est une révolution sociale qu'introduisaient en France les bandes de Guillaume II), cette autre barbarie mieux tenue en échec en 1914 qu'en 1793, a duré davantage et fait durer la peine de ses victimes qui ont eu tout le temps de souffrir et de réfléchir. Si elle a « eu » Jean-Marc Bernard le 4 juillet 1915³, ce ne fut pas avant qu'il eût légué aux hommes héritiers la mémorable confidence du désespoir affreux qui le déchirait.

Si les *cinq cent mille jeunes Français alors déjà couchés froids et sanglants sur leur terre mal défendue*⁴ ont jamais essayé d'exprimer ce que souffrent leurs mânes flagellés par le vent des nuits glaciales ou sous les purulentes ardeurs des jours d'été, Jean-Marc a arrêté et fixé en leur nom pour l'éternité de notre âme, cette grande voix de colère, de pitié, de réprobation.

Le « grand poème de la guerre », tant souhaité, il est peut-être dans ces quatrains, simples, nus, qui chantent si juste ! Il sied d'en être profondément désolé pour les faiseurs de phrases et les faiseurs de tours, comme pour les fabricants de poèmes palingénésiques, hugolesques ou lamartiniens ; mais, depuis l'échafaud de Thermidor, soit un espace de cinq quarts de siècle, on n'a rien découvert encore qui donnât la sensation, le frisson vrai, direct et fort des sanguinaires abattoirs de la Terreur au même degré que ces lames, en très petit nombre, d'un poète grammairien, humaniste, savant, réformateur et maître d'école qui jusque-là s'était contenté de s'ébattre entre Homère et Moschus. Tout Goncourt réuni ne donne pas de tranche de vie et de mort qui vaille à beaucoup près la malédiction :

Quant au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort. . .

³ D'autres sources indiquent le 5 juillet. Il s'agit peut-être d'une confusion avec Raoul Monier qui devait mourir un an plus tard, le 4 juillet 1916.

⁴ Formule utilisée par Maurras avant la guerre, dans *Kiel et Tanger*, et souvent reprise par la suite.

Jean-Marc eut quelque chose de la méthode et du destin du magnanime et beau Chénier. Comme lui, il croyait à l'art, à la langue, à la connaissance des choses et à leur raison. Il jouait, il étudiait, enseignait, raillait et discourait en vers ; déjà ses petits poèmes, sans rien contenir qui annonçât quelque *Aveugle*⁵, l'élevaient infiniment au-dessus de la catégorie des poètes mineurs où nos mauvais poètes le voudraient confiner. Il avait établi en lui ce qu'il devrait être permis d'appeler une sorte d'état de grâce intellectuel et esthétique, ce degré supérieur de réceptivité et d'entraînement qui le dévouait au choix de la foudre et au regard du dieu ; c'est donc lui qui fut requis et désigné quand le besoin de l'âme humaine, les volontés du genre humain exigèrent un cri dans lequel incarner les affres de la planète, mais lancé, mesuré avec assez de force pour franchir les ondes du temps.

Le poète artisan, le poète ignorant, le poète hystérique sont de respectables personnes ; mais pour recevoir et pour rayonner l'émotion douloureuse d'un peuple et d'un continent, le poète savant, dépositaire d'une tradition trois fois millénaire, était aussi le seul qui réunît pour ce grand œuvre la Puissance et la Qualité, la Loi et le Goût.

Ce fut Jean-Marc Bernard. Ce ne fut aucun autre, cher poète Jacques Reynaud. Quel maître certain nous pleurons !

⁵ Poème d'André Chénier.